

Title: Le cinéma pour parler des femmes, rien qu'entre femmes.

Lorsque, avec ses amies universitaires algériennes, Chafia Djemame avait fondé un cinéclub féminin, elles étaient entourées d'animatrices si jeunes qu'elles se faisaient appeler affectueusement le "3eme âge" alors qu'elles n'avaient qu'une trentaine d'années. De Jijel, port de l'est de l'Algérie, Chafia nous raconte l'aventure d'un cinéclub féminin dans les années 80 au cœur d'une des villes les plus conservatrices du pays, Constantine. Entretien avec Chafia Djemame, fondatrice d'un cinéclub féminin à Constantine, Algérie.

Daikha Dridi

Vous aviez fondé, dans les années 80, un cinéclub féminin dans la ville de Constantine, pourriez-vous nous dire quel était le contexte politique et social du pays et de la ville à cette période?

On voulait créer une activité culturelle pour les femmes dans une ville très traditionnelle, très enclavée et connue pour cela, le mouvement réformiste musulman algérien est née à Constantine, c'est une ville de l'intérieur, pas très ouverte sur l'extérieur, sur l'étranger, ce n'est pas un port comme Alger ou Bejaia. Une ville donc très retardataire et où les mouvements islamistes avec leurs diverses tendances existaient déjà depuis les années 70. Au niveau de l'université par exemple, les conflits entre étudiants étaient déjà marqués par cette dichotomie islamiste-non islamiste.

Cela se passait avant ce qu'on appelle l'ouverture démocratique de 1989, bien avant les émeutes de 1988. Mais en 1986 à Constantine, on en ressentait déjà les signes avant-coureurs avec une révolte et une grève qui ont duré plusieurs mois, des arrestations d'enseignants et étudiants, c'étaient les prémisses de 1988. C'est dans ce contexte de bouillonnement d'idées, d'envie et de besoin d'espaces d'expression que l'idée de ce cinéclub est née.

Pourquoi un "cinéclub féminin"?

Nous étions trois femmes, enseignantes universitaires, à avoir fondé ce cinéclub en 1986, nous l'avions lancé à l'occasion du 8 mars 1986. On l'avait appelé le "Cinéclub Féminin" et, le 8 mars 1989, ce cinéclub s'était transformé, à l'occasion d'une séance particulière que nous avons annoncée comme telle, en association de femmes. J'étais enseignante de linguistique à ce moment là et mes deux autres amies étaient l'une enseignante de chimie et l'autre d'archives. On a tenu à ce que cela s'appelle un "cinéclub féminin" pour se différencier d'un cinéclub étudiant ou enseignant mais aussi parce qu'en 1986, il commençait à y avoir un certain nombre d'incidents concernant les femmes, des comportements machistes affirmés, des campagnes menées par des groupes pré-islamistes organisés, il y avait une espèce de contrôle social, contrôle politique qu'exerçaient déjà des groupes islamistes sur les femmes.

Le Cinéclub Féminin avait-il pour lieu l'université?

Non le cinéclub se trouvait à la Cinémathèque de Constantine. L'idée du cinéclub était partie de l'université mais avec la ferme volonté d'en faire une activité tournée vers la ville, vers les femmes de la ville et pas spécifiquement universitaire, très vite cela s'est

élargie à d'autres animatrices de la ville, des lycéennes, des travailleuses, on était arrivées à un groupe d'animation qui approchait la vingtaine de femmes. Un groupe très divers, y compris au niveau des sensibilités politiques qui le traversaient.

La cinémathèque était en crise, de moins en moins fréquentée, ils avaient eu des problèmes de budget et ils ne pouvaient plus assumer un certain nombre d'activités qu'ils accomplissaient auparavant, comme les invitations de cinéastes, l'organisation de festivals, etc. Le lieu était tout indiqué, c'était un lieu qui disposait du matériel, animé par des techniciens et des gens de la cinémathèque et donc de la culture cinéclub et qui avait lui-même besoin d'animation un peu extérieure.

Où se trouve la cinémathèque à Constantine?

Elle se trouve juste avant le Pont Suspendu de Constantine, au bout d'une des trois artères par lesquelles le système colonial avait fait éclater la vieille ville. La cinémathèque se situe donc vraiment au bout de la vieille ville et au cœur de la cité, entourée d'un certain nombre de lycées, collèges, au milieu de quartiers populaires, à cent mètres des deux marchés les plus populaires de la ville.

Quel genre de public fréquentait le cinéclub féminin?

Pour cette raison là, on avait beaucoup d'étudiantes au départ et petit à petit cela s'est ouvert à des femmes travailleuses mais aussi à des jeunes lycéennes qui étaient très demandeuses de débats et discussions.

Sur quelle base se faisait le choix des films?

Cela se faisait en fonction du stock de la cinémathèque parce qu'il n'était pas question qu'on leur coûte de l'argent, donc on puisait dans le vieux stock de la cinémathèque nationale, les films venaient d'Alger, c'était un peu la pagaille, on demandait un film on nous en envoyait un autre... En gros, on avait fait plusieurs choix: d'abord, celui de la langue, on voulait que les débats soient animés en arabe et que les films soient en arabe autant que possible. C'est pour cela que nous avons commencé avec des films égyptiens, par exemple de Salah Abu Seif, des films avec des thématiques sociales qui permettaient aux jeunes femmes qui étaient au départ les plus nombreuses, de discuter des problématiques sociales mais aussi de ce qui passait à la télévision: souvent les filles faisaient la comparaison avec le cinéma égyptien tel que la télévision algérienne le donnait à voir et le cinéma égyptien tel qu'on les aidait à le découvrir. C'était une des sources de discussions les plus riches. En fait cela permettait de discuter de la condition des femmes en général, de ce que pouvait signifier l'enfermement, de ce que pouvaient être des points communs entre des pays arabes différents, et de ce qui pouvait les rapprocher, mais aussi de ce qui pouvait rapprocher des contextes politiques différents, et puis après, une fois qu'on a conquis une certaine crédibilité et qu'on a réussi à s'autofinancer on a même pu inviter une réalisatrice marocaine qui était venue avec un film un peu "exotisant" mais qui défendait la place des femmes dans l'islam, je me souviens que pour nous, c'était un grand événement d'avoir un film actuel, animé par sa réalisatrice.

Aviez-vous éprouvé des difficultés à ouvrir ce cinéclub féminin?

Ce qui me sidère encore aujourd'hui c'est à quel point le mot féminin a dérangé. On avait lancé cette idée de cinéclub féminin, à l'époque, cela se faisait souvent par une affiche murale, on avait écrit: si des femmes sont intéressées rendez-vous tel jour dans telle salle. Mais ce rendez-vous n'a jamais pu se tenir parce qu'il y avait bien plus de filles et de femmes présentes que ne pouvait contenir la salle! Très vite s'est engagé un bras de fer avec l'administration de l'université qui a duré plusieurs mois et simplement parce que cela s'appelait "cinéclub féminin". On s'est fait convoquer je ne sais combien de fois pour s'entendre dire qu'il était gênant que cela s'appelle "féminin". On nous a proposé toutes sortes de compromis, le "cinéclub" tout court, "cinéclub de la ville de Constantine", cinéclub qui porte le nom d'une moujahida quelconque, Meriem Bouatoura ou autre cela importait peu, on nous avait proposé n'importe quoi pourvu qu'il n'y ait pas le mot "féminin". L'affaire est arrivée au ministère de l'Enseignement supérieur, car il nous fallait un agrément pour pouvoir faire une telle activité publique vis-à-vis des autorités de la ville, et la bataille avait duré jusqu'à la rentrée suivante. Nous avons fait signer une pétition à un millier de femmes et rassemblé 700 à 800 femmes devant le bâtiment administratif de l'université, ce n'est qu'à ce moment-là que le cinéclub a pu commencer enfin à exister.

Pourquoi à votre avis tant de gêne vis-à-vis du mot "féminin" était-ce à cause du contexte particulier de Constantine?

Non, visiblement il n'y avait pas que l'administration de l'université de Constantine puisque le ministère aussi était embarrassé. A mon avis, "féminin" cela sonnait politique et, à l'époque, tout ce qui se voulait, qui apparaissait comme politisé était très craint. Quand les étudiants fêtaient le 19 Mai journée de l'étudiant, il y avait énormément de tension, parce qu'une volonté politique s'exprimait au sein de l'université alors qu'on était dans une Algérie où il valait mieux s'en tenir au discours officiel.

Pourtant dans les années auparavant, l'activité politique dans les cinéclubs était parfaitement tolérée...

Pour les autorités de l'université comme pour les autorités de la ville un cinéclub féminin c'était une possible source d'ennuis, une voix discordante. Et je pense que les émeutes de 1986 à Constantine qui avaient commencé à l'université pour déborder sur la ville avaient amené les autorités à un tour de vis supplémentaire, l'université était devenue bien plus surveillée, celle de Constantine en particulier.

Aviez-vous continué à faire face à des obstacles une fois que le cinéclub a commencé à exister?

Le cinéclub n'a jamais été interdit, on a eu quelques problèmes, des ennuis bien entendu, quelques menaces faites aux femmes qui fréquentaient la cinémathèque. Très vite tout Constantine a su quel jour était la séance des femmes et s'organisaient des choses sympathiques comme des séances de drague ou beaucoup moins sympathiques comme des agressions.

Les séances n'étaient donc pas mixtes?

Non, c'étaient pour les femmes et que pour les femmes, un choix qui nous avait amené pas mal de critiques de tous côtés. Ceux qui se disaient progressistes ne comprenaient pas

pourquoi on faisait une activité spécifique aux femmes alors que nous étions supposées nous battre pour la mixité, ce que d'ailleurs nous avons fait dans d'autres contextes. Et les critiques des islamistes qui se voyaient enlever une particularité car c'était justement l'époque où ils organisaient les halaqate (cercles religieux) non mixtes, ils étaient gênés qu'on prenne un outil qui ne choquait pas la société traditionnelle et qui faisait qu'on était acceptées mais qui, en même temps, était pour eux beaucoup trop subversif puisqu'ils savaient que ce qu'on discutait là c'était: comment les femmes se débrouillaient pour exister, malgré les frères, les oncles, les pères, l'autorité ambiante, l'Etat toutes ces choses là. Les critiques avaient été multiples et pas mal croisées.

Faire des choix à l'avance concernant la langue et la non mixité, n'étaient-ce pas des formes d'enfermement?

Encore une fois, la ville de Constantine demandait de faire ce type de choix, c'est une ville arabophone et nous voulions être en contact avec les femmes de la ville, nous voulions discuter de comment faisaient les femmes pour vivre, pour survivre ou s'épanouir, il y avait un réel besoin profond de se rencontrer... Et notre refus de la mixité a fait que nous étions acceptées dans la ville. Vous savez, au bout d'un an d'existence du "cinéclub féminin" de Constantine, il y a eu quelques articles dans les journaux, et du coup, des enseignantes, des étudiantes d'autres petites villes comme Setif venaient demander notre aide pour créer la même chose au niveau de leur ville et université. Il s'est créé une espèce de manifeste commun non écrit mais c'est je crois à cause des choix que nous avons faits, celui d'utiliser la langue arabe, le choix de la non mixité, le choix d'un espace propre à nous....

Comment s'est finie l'aventure?

Le cinéclub a pris fin tout doucement, parce qu'après 1988 il a été supplanté par des activités beaucoup plus ouvertement militantes: le cinéclub s'est transformé en association et les activités s'étaient démultipliées.

Lorsque vous songiez à une activité entre femmes et pour les femmes, pourquoi aviez-vous choisi le cinéma?

Parce que le cinéma c'est plus vaste... C'est d'abord plus plaisant. C'est moins complexe que de faire lire mais aussi et surtout parce que le fait de choisir le cinéma à Constantine était une provocation en soi, il faut savoir que dans Constantine, les salles de cinéma, même pour hommes n'existaient déjà plus. Lorsque j'étais étudiante il existait une seule salle où les étudiantes pouvaient aller voir un film et deux autres dans la vieille ville qui étaient réservées aux hommes, mais même ces salles n'étaient plus fréquentées.

Le cinéma c'était le meilleur moyen d'approcher des cultures voisines, de s'ouvrir sur autre chose que sur son propre quotidien mais de façon à pouvoir en parler.